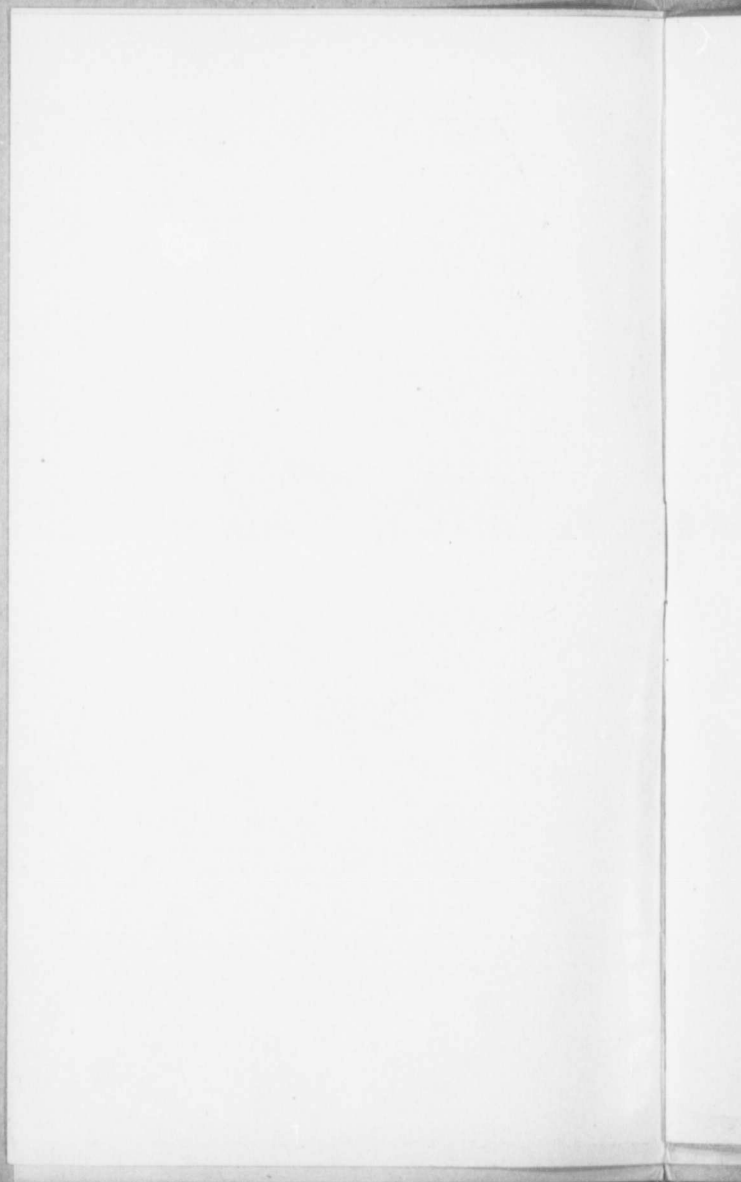




ARTHUR BEAULAC

Né le 23 février 1890, décédé le 30 avril 1912



UN JEUNE



..... PAR

UN AMI des JEUNES

Bx7705

B292

A44

1912

C. 2

Nihil obstat.

L. CHARTIER, PTER

Censor designatus.

Imprimatur.

F. X. EP. TRIFLUVIANENSIS.

Trifluviis, die 9a maii 1912.

1997

AVANT-PROPOS

Il y a quelques jours, dans une des églises de notre ville, nous assistions aux funérailles d'un jeune homme de vingt-deux ans. La vie de ce jeune homme, faite d'humilité, de dévouement, de résignation dans la souffrance, fut, semble-t-il, de celles qui plaisent à Dieu et dont l'histoire toute simple mérite d'être étudiée.

Pour moi qui ai connu Arthur Beaulac,— c'est de ce vertueux jeune homme qu'il s'agit— qui l'ai vu à l'œuvre depuis son enfance jusqu'à sa mort, j'ai cru que dire brièvement sa carrière trop brève pourrait être utile. Les bons exemples ne sont jamais assez nombreux en notre siècle de relâchement.

Après avoir demandé l'avis d'amis intimes du défunt, de quelques-uns de ses anciens disciples et de ses anciens directeurs, consulté des personnes sages, expérimentées, j'ai rédigé ou transcrit les quelques pages qui suivent et qui sont bien, autant que je puis l'assurer, l'expression de la stricte vérité.

Afin que l'on ne m'accuse pas d'avoir fait un roman, j'ai tenu à donner des extraits de lettres qui m'ont été gracieusement transmises et dont la lecture est des plus édifiantes.

Et au moment de livrer ces pages à la publicité, je regrette de n'avoir pu, à cause de l'exiguïté du cadre que je devais remplir, citer plus abondamment cet apôtre, cet amoureux de la

croix. "Je serais curieux," m'écrivait récemment un de mes amis, scolastique chez les Jésuites, "que vous liriez certaines lettres qu'il m'a envoyées : ce sont de vrais sujets de lecture spirituelle."

Puisse cette courte biographie pousser les jeunes au travail, au travail surtout de leur propre sanctification et de celle du prochain ; puisse-t-elle les encourager à supporter avec patience les contrariétés de la vie, à aimer même la souffrance ; qu'elle leur inspire aussi une prière pour le repos de l'âme de ce camarade : il faut être sans tache pour entrer au Ciel.

Les Trois-Rivières, 9 mai 1912.

UN AMI DES JEUNES.

UN JEUNE

ARTHUR BEULAC

Arthur Beulac est né aux Trois-Rivières le 28 février 1890, du mariage de monsieur Onésime Beulac, marchand, et de dame Azilda Manseau (1). Après avoir fréquenté quelque temps le Collège des Frères des Ecoles Chrétiennes, il entra au Séminaire Saint-Joseph des Trois-Rivières le 5 septembre 1899.

A l'âge de neuf ans, il se distinguait déjà par son application au travail, son extérieur sérieux et sa solide piété. Cette piété, qui ne se ralentit jamais, contribua largement, il n'en faut pas douter, à dompter la vivacité naturelle de son caractère, à maintenir chez lui l'esprit d'obéissance, l'amour du devoir, à rendre plus souples comme aussi plus puissantes ses facultés intellectuelles.

Arthur Beulac fixa bientôt l'attention de ses professeurs et de ses condisciples qui se dirent que cet écolier sous peu lutterait avantageusement avec les plus forts de sa classe. Leurs prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. On le vit dès les premières années de ses études prendre le plus souvent la première place, et cela en dépit des efforts et des talents des concurrents.

(1) Arthur Beulac n'avait que deux ans lorsqu'il perdit sa mère. Une tante lui prodigua toujours les soins les plus tendres, et l'aima comme une mère aime son enfant. Elle était près de lui à ses derniers moments.

Avec ses aptitudes et ses connaissances grandissaient son énergie, sa tenacité au travail, cette vigueur morale qui, avec la grâce d'en haut, devait le soutenir jusqu'à son dernier jour. Il fallait le voir aux prises avec une version grecque, une composition française. Ce n'est pas lui qui se fût contenté de jeter pêle-mêle des mots sur une feuille de papier, sans se soucier de la grammaire, du sens et de la logique. Il ne ressemblait pas à ces élèves qui, toujours émerveillés de leurs productions, s'imaginent que les chefs-d'œuvre de l'esprit humain poussent sans culture, comme les plantes sauvages dans nos forêts.

En jetant un coup d'œil sur les devoirs de cet écolier de quinze ans, en lisant ou en entendant ses discours, on devinait facilement chez le jeune traducteur, chez le petit orateur, un esprit pondéré, droit, avide de perfection, une âme ardente, généreuse, éprise d'idéal.

La perfection, Arthur Beaulac la chercha de bonne heure ; il la chercha dans ses exercices de classe, dans ses obligations de chrétien. L'idéal, il l'entrevoyait dans ses études, dans ses prières ; il l'entrevoyait après avoir reçu dans son cœur le Dieu des missionnaires, des martyrs et des vierges. Le seul mot d'idéal illuminait son front d'adolescent. Avec quelle éloquence émue il s'écriait, à la fin de sa rhétorique : "Ah ! l'idéal ! que de pensées fait naître ce mot !... Défendre la Patrie, lutter pour l'Église, ô belle et sublime tâche, s'il en fut jamais !" (Cahier d'honneur de la Rhétorique du Séminaire des Trois-Rivières).

Et, il lui tardait d'aborder les problèmes de la philosophie, des sciences, de mettre le couronnement à ses études classiques, afin de devenir ensuite apôtre, sauveur d'âmes ; car c'est ainsi qu'il prétendait "défendre la Patrie, lutter pour l'Eglise."

Dans ses rêves tout pleins de dévouement, de sacrifices, l'habit de saint Dominique lui était apparu. Il irait prêcher, un jour, lui aussi, la dévotion à la sainte Vierge, les sublimes vérités du salut, il irait combattre les erreurs modernes.

En septembre 1906, Arthur Beaulac commençait ses études de philosophie et de sciences où, grâce à son application constante et à ses talents variés, il pouvait obtenir des succès non moins brillants que dans les lettres.

Mais sa carrière devait être courte, et Dieu le mit tout de suite à l'école de la souffrance qui, en dégageant peu à peu son âme des affections et des ambitions peut-être encore trop naturelles, le pousserait, par la route du calvaire, vers les hauteurs de la perfection chrétienne. Arthur Beaulac prit sa croix sans murmurer, et la porta durant près de six années. Ses études n'étaient pas encore terminées qu'il avait déjà passé deux fois par l'hôpital, sous le couteau du chirurgien.

Qui nous dira ce que ce jeune homme éprouva de douleurs physiques et morales ? La maladie révolte notre pauvre nature déchue, et les hommes de tous les temps ont cherché le secret d'éloigner la douleur. Mais il y a dans la maladie quelque chose de plus d'âre encore que le trépassaillement de la chair sous la morsure du mal,

c'est la souffrance morale qui torture dans l'inaction, l'isolement, l'impuissance. Et quand le malade a dix-huit ans, vingt ans, qu'il voit s'évanouir ses plus douces espérances, qu'il se sent arrêté dans sa course, au moment où ceux de son âge, la tête haute, la joue en feu, le pied leste et ferme passent près de lui et s'en vont à la victoire, oh ! alors qu'il faut être chrétien pour ne pas murmurer ! Arthur Beaulac eut des heures d'abattement, mais il ne murmura jamais ; au contraire il bénit la main qui le faisait souffrir.

Malgré ses longues absences, les mois de maladie, la faiblesse continue, il subit avec grande distinction au Séminaire des Trois-Rivières l'examen final du baccalauréat des sciences. En rhétorique il avait perdu le prix du Prince de Galles, faute de quelques dixèmes de point : il était donc bachelier ès arts avec grande distinction. (Juin 1908).

Mais il fallait attendre le rétablissement de la santé pour aller plus loin. A l'un de ses confrères de classes qui l'avait devancé au noviciat des Dominicains, Beaulac écrivait : "Quel plaisir pour moi si je pouvais dès maintenant et pour toujours me faire religieux ! Hélas ! mon ami, plus mon désir est ardent, plus il me semble loin de se réaliser. Ma santé ne s'améliore pas, et par moment je crains que tous mes beaux rêves n'aillent avec moi-même s'ensevelir pour toujours dans le tombeau. Je ne me décourage pas du tout, mais je vois bien que mon mal est plus grave que je ne l'avais cru d'abord." (Trois-Rivières, 24 décembre 1908).

Et les semaines, et les mois s'écoulaient sans apporter de changements appréciables. Les médecins astreignaient leur patient à un repos complet, à des soins minutieux et gênants. Calme, résigné dans l'épreuve, il donnait beaucoup de temps à la prière, à de pieuses lectures, à la musique qu'il connaissait bien (1), et faisait quelques visites à des amis. Dans ces visites, il causait joyeusement, et affectionnait les questions d'histoire, de sociologie, de piété. Comme il parlait alors avec amour de notre patrie ! Que les ennemis de la tempérance, de la saine morale, de l'éducation religieuse l'indignaient ! Les bons chrétiens seront toujours les vrais patriotes. Quelle modération, quelle discrétion, quelle droiture d'esprit on remarquait dans ses paroles ! "Arthur Beaulac, disait récemment un de ses anciens directeurs, a été un saint jeune homme, et par excellence le jeune homme prudent, discret."

En 1910, pour la troisième fois, il dut retourner à l'hôpital, cette fois-ci à Montréal. De l'Hôpital Notre-Dame, le 2 septembre 1910, il écrit à son ami qui est chez les Dominicains une lettre que je voudrais pouvoir citer en entier, tant elle nous démontre bien que l'épreuve et la souffrance supportées chrétiennement développent d'une façon merveilleuse l'amour de Dieu dans une âme : " Comme tu vois, je suis encore à l'hôpital c'est-à-dire plus sensiblement entre les mains du bon Dieu. C'est très heureux pour moi, et je

(1) Il fut professeur de musique au Séminaire des Trois-Rivières du mois de septembre 1910 au mois de juin 1911.

me réjouis de voir que le bon Dieu pense si souvent à moi et me rend de si fréquentes visites. Et dire que j'ai été assez maladroit de lui demander avec instance une guérison parfaite ; te figures-tu un de tes amis qui ne voudrait pas te voir trop souvent ? Ce serait pour le moins étrange, n'est-ce pas ? Avec Jésus nous risquons souvent de jouer le rôle de cet ami singulier. Nous aimons bien la visite de Jésus, mais lorsqu'il apporte des présents ; s'il vient avec sa croix et ses souffrances, nous le recevons avec répugnance et nous souhaitons qu'il parte au plus vite ; et pourtant Jésus sur sa croix, n'est-ce pas Jésus notre plus sincère ami ? n'est-ce pas Jésus tout amour pour nous ? Prie bien pour moi ce bon Jésus, que je le reçoive avec tout l'amour qu'il attend de moi ; demande-lui de me visiter souvent avec sa bonne croix, et de m'accorder de toujours reconnaître ses bienfaits et de bien comprendre son amour..... Encore une fois demande bien au bon Dieu de ne pas me laisser un instant sans souffrir : l'amour appelle l'amour, et celui qui ne souffre pas n'aime pas l'amour toujours agonisant, et n'est pas digne de partager la gloire de Jésus, n'ayant pas partagé ses terribles souffrances"..... Ne reconnaît-on pas le langage des plus grands saints dans ces lignes ?

Le 23 novembre suivant, Arthur Beaulac est aux Trois-Rivières, dans un état de santé quelque peu amélioré. Apôtre jusqu'alors dans le monde par la prière et par la souffrance, il veut devenir un homme d'action. Il écrit encore à son ami, chez les Dominicains : " Je collabore régulièrement au *Bien Public*, notre excel-

lent journal. Nous avons un "Coin des Jeunes" fait par les jeunes. J'écris moi-même, et surtout je vois à ce qu'il y ait des articles. Que pensez-vous de cette innovation ? . . . C'est une œuvre d'apostolat qui portera des fruits abondants, si nous y mettons du travail, de la méthode et surtout de la persévérance" On le voit, il n'écrit pas simplement pour se donner la satisfaction de lire sa prose dans le journal, il écrit pour faire de l'apostolat (1). Ah ! l'œuvre de la bonne presse ! C'est un vaste champ d'action ouvert à notre jeunesse instruite. Et les ouvriers sont rares.

(1) Voici quelques lignes tirés de ses causeries dans le *Coin des Jeunes*.

Quand on est riche, on s'amuse, on rit, on comble les jeunes de caresses et de jouets, et trop souvent hélas ! on oublie le pauvre. Combien de bonnes gens donneraient moins de gâteries au petit moi de la maison, s'ils savaient que tout près peut-être, d'autres enfants n'ont soupé qu'à demi et demain mangeront Dieu sait quoi !" (*Le Bien Public*, 10 janvier 1911).

"Chers amis, ne prenez jamais d'alcool pour vous amuser : c'est un bien vilain jeu, mieux vaudrait jouer avec le feu." (*Le Bien Public*, 24 janvier 1911.)

"Nous n'avons pas assez d'énergie pour nous renseigner sur les multiples questions qui s'agitent dans notre pays. Et pourtant il y en a de fort importantes : langue, écoles, franc-maçonnerie, réciprocité, marine, impérialisme, pour ne citer que les principales. Quel bonheur pour le Canada si tous les jeunes cherchaient à se former des idées saines sur tous ces sujets dont l'influence sera si grande sur nos destinées nationales et religieuses !" (*Le Bien Public*, 3 mars 1911).

Toutefois Arthur Beaulac, lancé dans l'apostolat laïque par l'action, n'oubliait pas le couvent de ses rêves. Le 8 février 1911, il écrivait des Trois-Rivières à son ami, chez les Dominicains : "Comme j'ai hâte de goûter la paix délicieuse du cloître si favorable à la prière, à l'étude, à la sanctification ! Que tu es donc heureux, cher ami, et que le Seigneur t'a donné une belle part ! Tu l'avais probablement plus méritée que moi ; tu étais plus apte que moi à porter le fardeau du renoncement, et c'est pourquoi tu as plus vite connu les charmes de la vie de perfection et d'union à Jésus !" Que d'humilité dans l'amour du bon Dieu !

Enfin, le 12 septembre 1911, notre ami voyait ses vœux exaucés et partait pour le noviciat. "Je pars dans une heure pour le couvent de Saint-Hyacinthe. Prie bien pour moi, que le bon Dieu m'éclaire et qu'il me donne ensuite la grâce très précieuse de la persévérance. J'espère être bientôt ton frère en S. Dominique"

Le 20 septembre suivant, il recevait l'habit de saint Dominique et, quelques jours après, écrivait à son père pour lui faire part de sa joie et le rassurer au sujet de sa santé.

Remarquons en passant, que ce pieux jeune homme aimait les siens tendrement. J'ai sous les yeux des *lettres du jour de l'an* très touchantes qu'il écrivait du collège chaque année. Avec quelle simplicité, quelle candeur, il disait son

amour à son père et lui demandait sa bénédiction ! (1)

(1) Voici une lettre qu'il écrivait le 31 décembre 1906, c'est-à-dire au milieu de son année scolaire de philosophie première année. En la lisant on verra que le jeune philosophe était aussi bon fils que bon chrétien :

“ BIEN CHER PÈRE,

On vieillit, on s'instruit, on s'élève à la contemplation de grandes et sublimes vérités, on pousse la science à ses dernières limites ; mais lorsqu'on veut faire parler son cœur, que l'on veut exprimer de doux sentiments, il faut déposer toute science et revenir pour un instant à la simplicité affectueuse du petit enfant qui, en embrassant son père tendrement, lui fait infiniment plus de plaisir en lui disant : “ Papa, si tu savais comme je t'aime ! ” que s'il lui tenait les plus grands discours. C'est pourquoi, ce soir, bannissant tout effort de style, toute recherche de belles paroles, mon très cher père, je m'en viens te dire simplement que je t'aime de tout mon cœur, que je t'aimerai toujours de plus en plus et que je ferai tout ce que je pourrai pour te faire plaisir. Je suis bien peu de chose pour pouvoir t'aider, mon bien aimé père, dans l'âpre sentier de la vie ; mais ce que j'ai, je te le donne ; je te donne mon cœur avec ses affections. Tu ne m'as fait que des bontés, tu m'as toujours comblé de bienfaits ; eh bien ! aujourd'hui je t'en remercie avec effusion. Je t'assure qu'à l'avenir tout ce qu'il me sera possible de faire qui te soit agréable, je serai très heureux de l'accomplir et j'y donnerai tous mes soins,

Afin de pouvoir persévérer dans ces bonnes résolutions, je te demande ta bénédiction du jour de l'an. Et pour que la joie règne toujours dans ton cœur je te souhaite toute la prospérité possible, et je demande à la bonne sainte Vierge Marie, la mère du saint amour, de nous apprendre à nous aimer parfaitement dans le Cœur Sacré de Jésus, qui, je l'espère, nous comblera de ses plus abondantes bénédictions,

Ton fils affectueux et dévoué,

ARTHUR.”

Hélas ! au couvent il n'y eut pour notre ami qu'un éclair de bonheur. Trois semaines après son arrivée, son médecin et son supérieur lui déclaraient que la maladie grave dont il souffrait le forcerait très probablement à retourner dans sa famille. C'était une épreuve très lourde. Il poussa un véritable cri de détresse. Mais le 19 octobre il dut quitter le couvent, non sans verser des larmes.

Néanmoins le calme de la soumission à la volonté du bon Dieu ne l'abandonnait pas. Le 27 novembre, il écrivait : "Je me soigne le mieux possible, je tâche de m'occuper suivant mes forces. De ce temps-ci je lis le *Traité de l'Amour de Dieu* de saint François de Sales, et j'attends le bon plaisir de Dieu "

Il aurait pu ajouter que son amour du bon Dieu croissait de jour en jour. Malgré son extrême débilité, il se rendait chaque matin à l'église, afin d'y entendre la messe, d'y recevoir la sainte Communion. Ni le froid, ni la neige ne pouvaient l'empêcher de partir tous les jours, et Dieu sait au prix de quels efforts, de quels sacrifices. Qui dira le bien fait dans les âmes par la piété héroïque de ce jeune homme ?

Cependant le mal, la redoutable tuberculose épuisait sa victime et notre ami devinait que sa fin approchait. En songeant à la mort qui s'en venait, il éprouva quelque chose des angoisses et de la résignation du Sauveur à Gethsémanie. "Ce n'est pas sans raison, dit-il à son ami, que tu me recommandes la constance dans l'épreuve. Ah ! mon cher, si tu savais comme je souffre ! Car il semble bien que je vais mourir de la mala-

die dont je suis atteint. On a beau vouloir être courageux, cette pensée a quelque chose de terrible. Mais que la volonté du bon Dieu s'accomplisse, car il ne peut vouloir que mon bien. . . . Prie pour moi, mon cher : tu vois que j'en ai besoin. Demande à la sainte Vierge de m'aider à me sanctifier par mes souffrances. Ceci est peut-être trop demander, car sanctifier un pécheur comme moi, cela doit être un grand miracle. . . . Prie bien pour moi, que je sois généreux dans la souffrance, que je sois toujours bien attaché à la croix de Jésus. Oh ! c'est dût la croix, mais puisque c'est par elle qu'il faut aimer et suivre Jésus, demande que je la porte avec courage et amour." (Trois-Rivières, 26 janvier 1912).

Un mois plus tard il prenait le lit pour ne plus se relever. Il était vraiment attaché à la croix de Jésus. Impossible d'aller à la messe, impossible de recevoir la sainte communion tous les matins, c'étaient là de nouveaux sacrifices ajoutés aux premiers.

Et, chose admirable, malgré ces contrariétés, malgré les douleurs de plus en plus vives, il gardait toujours un visage calme, souriant.

Ceux qui l'entendirent aux derniers jours de sa vie garderont de sa conversation un souvenir ineffaçable. Avec quel ravissement, une heure avant sa mort il parlait de la vanité des choses du monde, de la miséricorde divine, du bonheur de l'âme qui, débarrassée de sa prison, s'envole vers son Dieu ! Sa dernière prière fut le *Salve Regina* qu'il voulut réciter avec son père. C'est le 30 avril qu'il rendit le dernier sou-

pir, doucement, sans agonie. Membre du Tiers-Ordre de saint Dominique, il eut le privilège de laisser la terre au matin de la fête de sainte Catherine de Sienne, la patronne principale du Tiers-Ordre dominicain.

Espérons, tout en priant pour lui, qu'il a déjà reçu sa récompense. Ne pourrait-on pas lui appliquer cette belle parole de l'abbé Perreyve : " Quand on meurt, après une telle vie, dans la grâce qui fait les saints, et les lèvres collées sur la croix du Sauveur, on passe des demeures terrestres dans le cœur même de Dieu. "



